

Chapitre 1



Un substantif est une personne,
un lieu ou une chose.

Un malheur n'arrive jamais seul.

Des coups de marteau sur le toit me réveillent et, l'espace d'un instant, je ne sais plus où je me trouve. Je regarde le couvre-lit blanc, les boutons de rose du papier peint, le bocal en verre poli sur la commode, et je me souviens que je ne suis pas dans mon appartement de Manhattan. Je suis dans ma chambre d'enfant, à Dorset dans le Connecticut, dans la maison où j'ai grandi, dans un lit dont le matelas me paraît bien trop dur.

Nous sommes jeudi. D'ordinaire, le jeudi, je me lèverais pour aller travailler. Mais le poste que j'occupe depuis quatre ans s'est évaporé – il a été supprimé lors de la restructuration d'entreprise, vendredi dernier. D'ordinaire, le jeudi, j'attendrais impatiemment de passer le week-end avec Scott, dans les Hamptons par exemple. Mais Scott s'est évaporé, lui aussi. Il s'est épris d'une assistante juridique de son bureau et dépris de moi – encore une restructuration. Je devrais être chez

moi, à pleurer sur mon sort et à panser mes blessures, mais cela aussi m'est impossible. Hier, un morceau de mon plafond s'est effondré à cause d'une fuite d'eau, et j'ai dû évacuer mon appartement – probablement pour les trois semaines à venir. Me voilà donc sans emploi, sans domicile et sans petit ami. Je n'ai qu'une envie : passer le reste de ma vie à dormir. Mais quelqu'un cogne sur le toit.

Je dévale l'escalier jusqu'à la cuisine où les casseroles en cuivre suspendues forment une constellation au-dessus de l'îlot central et où la faïence de Staffordshire bleu et blanc que collectionne ma mère reluit dans le placard d'angle. J'aperçois, par la baie vitrée, la grande étendue d'herbe qui descend doucement vers les rochers et les joncs. Les eaux du Long Island Sound miroitent et scintillent au soleil, une brise salée chantonne à travers les moustiquaires des fenêtres. Un kayakiste solitaire file sur l'eau, sa pagaie effleurant la surface.

« Il y a quelqu'un ? »

La maison est déserte.

Je jette un coup d'œil au plan de travail en bois, au fouillis habituel de papiers, magazines et enveloppes encore cachetées. Contre le grille-pain, je trouve un message de maman, de son écriture d'architecte large et penchée. *GRACE, JE SUIS PARTIE M'OCCUPER DES FLEURS ET DU GÂTEAU. ON SE VOIT APRÈS LE TRAVAIL.* Les fleurs et le gâteau sont pour le soixante-cinquième anniversaire de mon père, auquel ma mère a invité cent trente personnes. La fête aura lieu ici, dans deux semaines.

Les coups de marteau continuent ; je les suis le long du couloir vers la porte d'entrée, le vieux parquet en pin

grinçant sous mes pieds. Une petite pile de livres repose au bas de l'escalier où la rampe en acajou se termine par une spirale. Wallace Stevens, W. H. Auden, e. e. cummings, Emily Dickinson. J'en déduis que papa donne encore sa master class de poésie moderne cet été.

Chaque année, il jure que ce sera la dernière, mais il se laisse toujours convaincre par l'université de reprendre «une dernière fois». Je ne crois pas qu'ils le laisseront partir un jour. Il y a cinq ans, quand il a dit qu'il voulait quitter ses fonctions de directeur du département d'anglais, renoncer à ses responsabilités administratives et revenir au simple professorat, ça a fait toute une histoire. À leur air choqué, on aurait cru qu'il leur annonçait son intention d'ouvrir une boîte de strip-tease.

Dehors, la matinée de juin est chaude. La rosée de l'herbe me mouille la plante des pieds tandis que je m'avance sur la pelouse. Il règne une odeur humide dans l'air, ça sent les algues, les huîtres et les moules, une odeur très Nouvelle-Angleterre.

Deux hommes sont juchés sur le toit, leur ceinture à outils descendue sur les hanches. Je leur crie : «Excusez-moi!»

Ils me regardent d'en haut et je me rends compte que je ne me suis même pas brossé les cheveux. Je fais un signe de la main.

«'Jour», lance le plus petit des deux. Il me rend mon salut puis se gratte la barbe.

«Qu'est-ce que vous faites? Vous rénovez la toiture?» dis-je, serrant la ceinture de ma robe de chambre.

L'ouvrier laisse tomber une pile de bardeaux. «Ouais, tout juste. J'en reviens pas qu'elle ait duré aussi longtemps.»

Je consulte ma montre. «Vous savez qu'il n'est que huit heures vingt-cinq? Ce n'est pas un peu tôt?»

Les deux hommes échangent un regard. «Euh, c'est qu'on commence toujours à huit heures», fait le plus grand, rentrant son T-shirt vert Carrosseries Down à l'arrière de son pantalon.

Dans un monde parfait, un monde où j'aurais toujours mon travail et mon petit ami, sans parler de mon plafond, cela ne me semblerait peut-être pas si déraisonnable. Mais aujourd'hui, si. Aujourd'hui, je n'ai qu'une envie : dormir.

«Désolé de vous avoir réveillée», dit Carrosseries. Il examine le bas de mon pyjama et se fend d'un grand sourire. «C'est quoi ça? Des chiens?»

Je baisse les yeux. «Non, pas du tout, ce sont des rennes. Et des pères Noël.» J'enfonce mes mains au fond de mes poches. «J'aime entretenir l'esprit de Noël toute l'année.» Je n'ai aucune intention de lui expliquer comment j'ai abandonné mon appartement en emportant tout juste les habits que j'avais sur le dos, et que j'ai déjà de la chance que ce pyjama se soit trouvé ici.

«Ah, dit-il. Bonne idée.

— Et donc, ça va durer longtemps?» Je me demande combien de matins encore mon sommeil sera écourté.

Le barbu regarde le toit : «Deux semaines, peut-être plus, ça dépendra de la météo.»

Je note dans un coin de ma tête qu'il me faudra acheter des boules Quiès. «Alors je ferais mieux de vous laisser travailler.»

De retour dans la cuisine, je fais furieusement le tri dans le courrier, je jette la pub à la poubelle et j'entasse le reste – invitations, factures, magazines et catalogues. Ranger a quelque chose de si réconfortant. Le comptoir a déjà l'air plus ordonné, ce qui me satisfait et me soulage un peu. Je rassemble les papiers qui traînent – des reçus du pressing, des Post-it avec des numéros de téléphone, et une enveloppe sur laquelle mon père a griffonné une phrase, probablement tirée d'un poème. *Elle les laisse dans son sillage.*

Je passe à une petite pile de photos. Celle du dessus représente une vieille grange dont le bois patiné a pris une douce teinte noisette. Une autre montre l'intérieur où une échelle mène à des combles. Il y a un dessin de la grange, à côté des photos, une petite esquisse faite par maman. Quelqu'un a dû l'embaucher pour transformer cet espace en atelier d'artiste. Elle a ajouté plusieurs fenêtres, laissant la lumière inonder la pièce et illuminer une silhouette fantaisiste près d'un chevalet. Cette petite touche, si typique de maman, me fait sourire.

Sur le croquis, le premier étage de la grange a en grande partie disparu. Ce qu'il en reste semble avoir les dimensions parfaites pour servir de mezzanine ou de coin lecture. Ma mère a ajouté une fenêtre là-haut et remplacé l'échelle par un escalier. Je ne peux pas m'empêcher de me demander si cette petite mezzanine n'est pas plutôt un sanctuaire en l'honneur de ma sœur,

Renny, qui aimait se pelotonner avec un livre dans un coin confortable.

On sonne, et je pose le dessin de ma mère. J'aperçois la Jeep rouge de Cluny par les panneaux vitrés de la porte tandis que je traverse le hall d'entrée. Ma meilleure amie depuis notre premier jour à l'école élémentaire Smithridge, elle habite toujours à Dorset avec son mari, leurs deux petites filles et les cinq animaux qu'ils ont adoptés – deux chiens, deux chats et un canari.

« Grace ! » Elle me gratifie d'un grand sourire. Une brise fait onduler l'ourlet de sa longue jupe et soulève ses cheveux, ses boucles auburn flottant derrière sa silhouette élancée comme si elles étaient douées de vie.

Je l'attire dans l'entrée et la prends dans mes bras. « Je suis contente de te voir. Je pensais qu'on se retrouverait tout à l'heure.

— Je sais, mais mon rendez-vous chez l'imprimeur a été repoussé à cet après-midi. On tire des épreuves pour de nouvelles cartes. »

Cluny possède sa propre ligne de cartes de vœux, dont elle crée les illustrations à l'encre et à l'aquarelle. Elle dépeint des chiens, des chats et d'autres animaux dans des situations humaines : en train de souffler des bougies sur un gâteau d'anniversaire par exemple, de naviguer sur un sloop dans une course, de boire des cocktails à une fête, ou de se prélasser sur un transat au bord de l'océan. Je suis si fière de sa réussite ; on trouve aujourd'hui ses cartes dans les boutiques de souvenirs de tout le pays.

« Je me suis dit que je passerais voir si tu étais debout, maintenant que j'ai un peu de temps », explique-t-elle.

Je m'appuie contre la commode Chippendale. «Ah oui, pour le coup, je suis debout. Les couvreurs m'ont réveillée. Ils ont des clouuses qui font autant de bruit que des AK-47. Et ils seront là pendant au moins quinze jours.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle avec un geste insouciant de la main. On a plein de choses à faire. Tu ne seras jamais à la maison.

— Mais je ne veux pas sortir. Je ne veux voir personne. Je veux rester à la maison et dormir.

— Quoi ? Pour une fois que tu ne passes pas en coup de vent ! Ça fait combien d'années que tu ne nous as pas vraiment rendu visite, Grace ? Je ne me souviens même plus. » Elle écarte une mèche de cheveux de son visage et prend une voix plus douce. « Ce que j'essaie de dire, c'est que tu es là maintenant et que tu ne peux pas rester enfermée à déprimer.

— Mais je suis déprimée.

— Non, c'est faux. Tu traverses une période difficile, voilà tout.

— C'est bien plus qu'une période difficile. Je perds mon boulot, après quoi Scott me plaque. Et ensuite mon plafond s'effondre. » Je sens mes yeux qui commencent à piquer. « J'ai juste envie d'hiberner. » Je remonte le couloir en direction de la cuisine.

« Grace, tu trouveras un autre job de correctrice. Et tu... »

— Je n'étais pas correctrice, dis-je en m'arrêtant net. Je relisais des traductions faites par ordinateur et je corrigais les erreurs. C'est bien plus compliqué que la simple correction d'épreuves. »

Elle pose la main sur mon bras et m'adresse un regard contrit. «Je suis désolée. Je me trompe toujours.

— Ce n'est pas grave. Tout le monde fait la même erreur.

— Bref, je suis sûre que tu vas trouver un autre boulot.»

J'aimerais me montrer aussi optimiste. Je ne sais même pas par où commencer. «C'est dur de penser au travail alors que je suis encore bouleversée par ce qui s'est passé avec Scott. Comment a-t-il pu me faire une chose pareille? On allait justement fêter notre premier anniversaire. On avait prévu de partir en Italie cet automne. En Italie. Et voilà qu'il m'annonce qu'il fréquente Elena, l'assistante juridique des financements structurés.»

Cluny me regarde de son air de maman inquiète alors que nous entrons dans la cuisine. «Ça veut tout simplement dire qu'il n'était pas fait pour toi, Grace.

— Peut-être bien.» Je détourne la tête et m'essuie les yeux. «Oh, mon Dieu, j'ai juste envie de retourner me coucher.»

Elle s'assoit à table. «Non. Tu ne peux pas retourner te coucher. Tu ne peux pas passer toutes tes journées ici dans ton...» Elle secoue la main et ses yeux dardent mes jambes. «Ton pyjama de Noël.

— Je me trouverai un autre pyjama.»

Elle me lance un regard exaspéré. «Ce n'est pas de ça qu'il s'agit.»

Je m'empare de la cafetière. Il reste encore une ou deux tasses. «Tu en veux?»

— Un tout petit peu », répond-elle en écartant de quelques millimètres le pouce et l'index.

Je remplis la moitié d'une tasse de café pour elle et une autre pour moi, puis j'ouvre le congélateur et examine les pots de crème glacée alignés comme des silos. Pépites de chocolat, menthe-chocolat, cookie, sorbet banane, cheesecake-fraise.

« Tu es sûre d'avoir assez de glace là-dedans ? fait Cluny, qui se met à compter les pots.

— Pardon, mais tu savais que dans le mot "desserts", il y a le mot "stress" ?

— Ah bon ? » Elle agite le doigt comme pour écrire des lettres dans les airs. Puis elle sourit. « Tu as raison. »

J'attrape la glace au cookie et je m'assois en face d'elle. « 100 % naturel », lis-je sur l'étiquette, savourant la première cuillerée. « Ça te plairait. » Mais au moment où je tourne le pot, je remarque que quelqu'un a oublié la virgule entre *Madison* et *Wisconsin* sur l'adresse de l'entreprise. Parfois, je me hais.

« Je t'ai apporté quelque chose qui va te remonter le moral, dit Cluny tandis que j'avale une nouvelle bouchée de glace. Tu m'écoutes ? » Ses yeux verts me dévisagent.

« Oui, je t'écoute.

— Tu ne devineras jamais qui a sa photo en une du *Review*. » Elle tire une coupure de journal pliée de son sac à main. « Allez, devine », poursuit-elle, dissimulant le papier avec sa main.

« Laisse-moi réfléchir. » Je prends une autre cuillerée de glace. « Teddy McRandell ? » Teddy, qui fréquentait lui aussi l'école élémentaire Smithridge, s'attirait toujours

des ennuis. J'ai entendu dire qu'il était de retour en ville. Apparemment, il est promoteur immobilier et vient d'acheter l'ancien domaine des Lawrence.

Cluny éclate de rire. « Non, ce n'est pas lui. Essaie encore. »

Je pose ma cuillère sur la table et me redresse. « Dis-moi. Je déteste quand tu fais ça. »

— « Quand je fais quoi ? » Elle continue à occulter le journal.

« Tu me laisses deviner. »

— Non, c'est faux.

— Tu le fais depuis qu'on est petites, à l'époque où on lisait *Nancy Drew* et où on voulait être détectives. Chaque fois que tu trouvais un indice, tu voulais que je devine de quoi il s'agissait.

— Des espionnes.

— Quoi ?

— On voulait être espionnes, pas détectives.

— Non, moi je voulais être détective, et toi espionne. Maintenant montre-moi ce que tu caches. »

Elle déplie le morceau de journal, révélant la une du *Dorset Review*. « Lis ça. » Elle montre du doigt la légende sous une photo : ANCIEN RÉSIDENT REVIENT POUR TOURNER UN FILM.

Peter Brooks, 33 ans, réalisateur de trois comédies romantiques à succès, parmi lesquelles *Lettre d'amour parisienne*, revient à Dorset après dix-sept ans d'absence pour tourner des scènes de son nouveau film. Brooks sera en ville pendant les deux prochaines semaines.

Je fixe l'homme sur la photo, avec ses cheveux bruns ondulés, ses yeux bleus et son sourire qui saute presque

de la page, et mon cœur s'arrête de battre. C'est Peter, aucun doute là-dessus. Je ramasse le journal pour le regarder de plus près, et me retrouve instantanément dans ma robe vert émeraude. Je suis au yacht-club de Dorset, au mois de mai de mon année de seconde, il y a dix-sept ans. Tandis que les musiciens jouent une reprise de la chanson de Shania Twain et Bryan White, *From This Moment On*, Peter et moi dansons un slow. Son bras enlace ma taille, son souffle est chaud contre mon cou. Je ferme les yeux et m'appuie contre sa poitrine; tout ça paraît irréel. Ce n'est pas le même Peter qui me considère comme une simple amie depuis trois ans alors que moi, je m'imagine bien plus. C'est un autre Peter qui, aujourd'hui, a enfin commencé à me regarder différemment. Et nous voilà. C'est magique.

Je lève les yeux.

Cluny sourit. « Ton amour de jeunesse, un grand réalisateur hollywoodien, de retour en ville. Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense qu'on a eu une nuit extraordinaire, Cluny. Une danse, un baiser. Mais c'était une histoire très brève.

— Peut-être. Il n'empêche qu'avant, vous avez longtemps été amis. On dit toujours que les histoires d'amour issues d'une amitié sont les meilleures. »

J'examine la photo; les yeux chaleureux et affectueux me regardent. « Hum. C'est vrai, ça ?

— Tu sais bien que votre histoire aurait duré beaucoup plus longtemps si les choses ne s'étaient pas passées... comme elles se sont passées. » Elle avale ses derniers mots, sa voix se fait douce et je sais ce qu'elle

pense. *Si les choses ne s'étaient pas passées comme elles se sont passées le lendemain. Avec Renny.*

« Hé, fait-elle, changeant de sujet de conversation, tu as vu tous ses films, pas vrai ?

— Oui, je les ai vus tous les trois.

— Moi aussi. J'ai préféré *Lettre d'amour parisienne*. » Cluny s'empare de ma tasse de café. « Je vais les réchauffer. » Elle allume le micro-ondes et je regarde les tasses tourner sur le plateau. « Il a toujours été un fan de films. Comme toi. Il nous faisait entrer en douce au cinéma, tu te souviens ? Il s'achetait un billet, et puis il venait nous ouvrir la porte de service ? » Elle me tend mon café et s'assoit. « Bon Dieu qu'il était mignon. »

Je ris en y repensant. « C'est fou qu'on ne se soit jamais fait prendre. » Quand le cinéma a fermé, il y a quelques années, je n'ai pas pu m'empêcher de me demander s'ils étaient tombés en faillite à cause de gamins comme nous qui entraient sans payer, mais c'est absurde, bien sûr.

Cluny se penche en arrière, croise les bras et me lance un regard satisfait. « Ce n'est pas une simple coïncidence, tu sais.

— Quoi donc ?

— Que Peter soit de retour, répond-elle en me montrant le journal. Que tu sois de retour. Au même moment.

— Oui, et alors ? Inutile de me sortir ton charabia cosmique. Ça n'a absolument rien d'étrange. »

Cluny se redresse sur sa chaise. « Tu rigoles ou quoi ? Il doit y avoir une chance sur un milliard. Ce n'est pas un hasard. Tu étais folle de lui. Il était fou de toi. Il faut

que tu ailles le voir. Ça vaut mieux que de rester ici toute seule, à manger des pintes de glace.» Elle lorgne le pot de crème glacée comme si elle avait l'intention de le confisquer.

J'attrape le pot et le tire vers mon côté de la table. «C'est ridicule. Je ne saurais même pas quoi lui dire. Trop d'eau a coulé sous les ponts. C'était il y a longtemps.» Je saisis la cuillère.

«Allez, quoi. Le temps n'importe pas quand il s'agit d'amour.» Elle pose sa main sur son cœur.

«D'où tu sors ça? D'un de tes livres de développement personnel?

— Non, c'est toi qui le disais toujours. Au lycée. Tu te souviens?»

Je pointe ma cuillère vers elle. «Eh bien, tu ne devrais pas écouter tout ce que je dis. D'ailleurs, je ne crois pas que voir Peter soit une bonne idée. Ça pourrait être gênant. À cause de la façon dont ça s'est terminé, tu vois.»

Cluny s'apprête à protester, mais je lui coupe la parole. «Écoute, mon appartement ne sera pas prêt avant trois semaines. Tant que je serai coincée ici, j'ai l'intention de dormir, manger des cochonneries, lire de mauvais romans, aller à la fête de mon père et essayer d'oublier, l'espace d'un instant, que tout va mal dans ma vie.

— Allez, Grace, c'est *Peter*, quoi! On soudoyait Renny pour faire le tour de la ville en voiture à sa recherche. Tu te souviens?»

Je me souviens. Bien sûr, que je me souviens.

«Au fait, ajoute Cluny, aujourd'hui on appellerait ça du harcèlement. Et on se ferait sans doute arrêter.

— Oui. Au moins dans le temps on pouvait rigoler.»

Je contemple par la fenêtre de la cuisine la bande d'herbe qui s'étend vers la baie. Un petit voilier passe à toute allure, poussé par le vent. Je regarde la table en bois, les rayures et les fissures qui s'y sont accumulées au fil des ans. Elles ressemblent aux lignes lues par une diseuse de bonne aventure pour prédire l'avenir. Je me demande ce qu'il y aurait à raconter sur le mien.

Cluny se penche vers moi. «Et puis ça te changera les idées. Histoire d'oublier Scott, ton boulot et ton appartement. Sans compter que j'adorerais revoir Peter. Savoir ce qu'il devient depuis tout ce temps. C'est vraiment génial qu'il soit revenu.» Je sens qu'elle me regarde fixement. «Ne me dis pas que tu ne penses plus à lui», ajoute-t-elle d'un ton un peu suffisant.

Elle est suffisante parce qu'elle a raison. Bien sûr que je pense encore à Peter. Bien avant de voir apparaître son nom dans les magazines et les blogs cinéma, certaines choses me faisaient penser à lui; je me demandais alors où il se trouvait et ce qu'il était en train de faire. *Twister* passait à la télé et je me remémorais cette soirée où nous étions allés au cinéma Dorset pour le voir du balcon, dans nos fauteuils favoris. Ou alors je me trouvais dans un snack-bar quand quelqu'un commandait un milk-shake au café et je me rappelais cet après-midi au Sugar Bowl, quand nous avons bu tellement de milk-shakes au café que, survoltés, nous n'avions pas réussi à fermer l'œil et avons passé la nuit à parler au téléphone. Ou alors, *Clair de lune* passait à la radio et je repensais à la fois où j'avais entendu Peter le jouer au piano dans l'auditorium désert de notre lycée.

Cluny me dévisage. « Ouais. C'est bien ce que je pensais.

— Non, dis-je, secouant la tête. Ça n'a rien à voir. Bien sûr, que je pense à lui, Cluny. Mais ça fait longtemps que j'ai tourné la page. Il le fallait. Tu le sais.

— On devrait aller le voir. On va découvrir où il loge. Ce sera comme si on résolvait un mystère, comme quand on était petites.

— Tu comptes ressortir ta sacoche de détective ?

— Si seulement je l'avais encore, soupire Cluny. Tu te souviens de tous les super trucs qu'on y mettait ? Des pinces à épiler, des mouchoirs...

— Et ces grosses loupes qu'on avait achetées à la papeterie ?

— À ce vendeur qui avait toujours ces pellicules dégoûtantes.

— Tu te rappelles les petits carnets noirs où on notait des indices ?

— Mon Dieu, on voyait des indices partout. En CM2, tu avais cru que l'homme et la femme qui vivaient au bout de ta rue étaient des braqueurs de banque qui se cachaient de la police !

— Et alors ? répliqué-je, ressentant le besoin de me justifier aujourd'hui encore. Ils avaient l'air suspect. Enfin quoi, la femme avec ses chapeaux bizarres et ses lunettes de soleil. Elle portait des lunettes de soleil *tout le temps*.

— Elle avait une maladie oculaire.

— Quand même. » Je secoue la main d'un geste dédaigneux. « Et le mari, alors ? Il était toujours sur ses gardes.

— Grace, c'étaient des instituteurs octogénaires à la retraite.

— Et depuis quand les instituteurs octogénaires à la retraite ne pourraient pas être des criminels?»

Elle me lance un regard sceptique. « Sans compter que le mari était en fauteuil roulant.

— Oui, mais qu'est-ce qu'il roulait vite ! »

Cluny tapote quelques cristaux de sucre dans son café. « Je vais te dire ce dont je me souviens aussi, déclare-t-elle, un sourire surnois parcourant son visage. Le jour où tu as sonné chez eux et où tu leur as dit que tu faisais une collecte pour la Croix-Rouge. »

J'avais oublié cette histoire. « Oh, mon Dieu, oui. Je voulais jeter un coup d'œil chez eux pour y trouver de l'argent volé. Je croyais qu'ils avaient un coffre-fort.

— Et ils t'ont crue. Ils t'ont même donné dix dollars. » Aujourd'hui encore, sa voix est admirative.

Je lève la main comme pour prêter serment. « Un billet, faut-il préciser, que j'ai immédiatement remis à la vraie Croix-Rouge.

— Tout à fait... après en avoir relevé les empreintes.

— Eh bien, conclus-je, quand on est détective, il faut ce qu'il faut. »

Dehors, le carillon tinte et une brise pousse une branche d'hortensia qui vient frapper contre la moustiquaire. Je ressens un peu de nostalgie pour le bon vieux temps, un peu de tristesse à l'idée d'avoir perdu cette époque de ma vie où la moindre bouffée d'imagination pouvait alimenter toute une journée d'été.

« Je pense qu'on faisait de très bons détectives », déclare Cluny. Elle reste un instant silencieuse, avant

d'ajouter : « On pourrait ressusciter nos talents et trouver Peter. »

Je cherche un moyen de la convaincre une fois pour toutes que je ne suis pas intéressée, parce que je pressens ce qu'elle va dire. « Cluny, il est marié. J'ai lu ça quelque part, il y a longtemps. Et il a probablement deux magnifiques enfants. » C'est le cas de tous les autres, alors pourquoi pas de Peter ?

« Il était marié, répond Cluny. Mais plus maintenant. Il a divorcé. »

— Il a divorcé ? »

Les yeux de Cluny s'illuminent tandis qu'elle perçoit chez moi un éclair d'intérêt. « Ouiiiiii, susurre-t-elle. »

— Oh, laisse tomber ! dis-je, me ressaisissant. Je ne le ferai pas. De toute façon, j'ai juste envie de rester à la maison. »

— Je sais, soupire Cluny. Dans ton pyjama.

— Oui. » Je remonte mon pantalon à pères Noël.

« À manger de la glace. »

— Et pourquoi pas ?

— Comme tu veux, Grace. Mais sache que la glace au cookie est comme une drogue qui incite à la consommation. Elle mène au café-caramel et aux pépites de chocolat et à toutes ces variétés bien plus dangereuses. C'est une pente glissante.

— OK, mais dis-moi juste une chose. » Je prends l'article et indique la photo. « Comment tu peux être certaine qu'il a divorcé ? »

— Google, ma vieille, confie-t-elle avec un clin d'œil. Qu'est-ce que tu crois ? » Elle fait semblant de pianoter sur un clavier. « Et puis j'ai vérifié les informations sur

différents sites. Tous très fiables.» Elle hausse un sourcil. «Au fait, tu sais combien de résultats apparaissent quand on cherche “Peter Brooks réalisateur” sur Google?»

J’avale une gorgée de café. «Dans les cinq cent douze mille, je dirais.»

Cluny penche la tête et m’adresse un long regard pénétrant. «Ah, ah, je vois que tu es au courant.»

Bon sang, elle aurait vraiment dû devenir espionne.

«Tu as deviné juste, Einstein, dit-elle, les yeux plissés. Je passe te chercher demain à dix heures. Dépoussière ta sacoche de détective.»